



ANCIEN
CIMETIÈRE DES HOSPICES DE LYON

DIT
Cimetière de la Madeleine

(1695-1866)

PAR
LE D^R J. BIROT



LYON
IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE

18, rue de la Quarantaine, 18.

1907



Voix et Portail de l'ancien cimetière de
la Dardelaine, transporté au nouveau cimetière

~~~~~

*Don de l'auteur  
Oct. 1907.  
Cet exemplaire contient trois  
photographies.*

## Ancien Cimetière des Hospices de Lyon

dit Cimetière de la Madeleine

1695-1866

Les cimetières, jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, se trouvaient, comme on le sait, dans l'intérieur des villes, autour, dans les cours et quelquefois même dans l'intérieur des édifices.

C'est ce que l'on constate pour l'Hôtel-Dieu de Lyon, où en 1526, le premier cimetière avait été établi à l'extrémité sud de la rue Grolée, dans une cour de l'hôpital, ainsi qu'on peut le voir dans le plan scénographique de 1550.

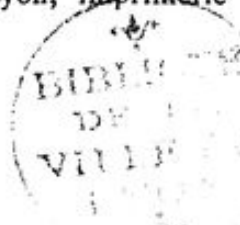
Le cimetière exhalant des miasmes qui compromettaient la santé des malades et celles des personnes dévouées à leur service, les recteurs obtinrent en 1672 de l'archevêque, Camille de Neuville, une ordonnance par laquelle ils purent convertir, en cimetière le jardin d'une maison, dite de la Madeleine, appartenant à l'Hôtel-Dieu, sise rue Bourgchanin et appelé depuis le *Cimetière de Lorette*, parce que ce lieu, ainsi que la maison dont il dépendait, avait autrefois servi de résidence à une confrérie de pénitents de ce nom (1). Craignant toutefois d'y voir se renouveler les inconvénients éprouvés en 1672, ils se décidèrent à transporter ce cimetière *extra muros* (2).

En 1696, les hôpitaux commencèrent à inhumer dans le terrain dont ils avaient fait choix. Celui-ci se trouvait à la Guillotière entre le château de la Motte et l'ancienne maladrerie de la Madeleine

(1) Lors de la peste de 1582, quelques pieux Lyonnais avaient fait vœu d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, afin d'obtenir la cessation du fléau. Ce pèlerinage fut continué plusieurs années de suite. Enfin, en 1558, les pèlerins formèrent l'*Association des Pénitents de Notre-Dame de Lorette*.

Etablis d'abord sur la montée du Gourguillon, les Pénitents érigèrent ensuite une chapelle dédiée à Notre-Dame sur les courtines du Rhône, près de la chapelle du Saint-Esprit qui joignait le Pont du Rhône. Plus tard, ils se transportèrent montée de la Croix-Paquet, derrière les Feuillants. (Abbé A. Vachet, *Les Anciens Couvents de Lyon*, p. 624.)

(2) Ces renseignements proviennent du *Recueil de documents sur les Cimetières de la Ville de Lyon. Voirie municipale*. Lyon, imprimerie Bellon, 1872, brochure in-4° de 112 pages.



ou de Saint-Lazare. Contiguë à la chapelle de la Madeleine, fondée au XIV<sup>e</sup> siècle et servant de succursale à Saint-Michel d'Ainay, cette chapelle n'avait rien de commun avec la maladrerie.

Ce terrain avait pour limites, en se reportant au plan actuel de *Lyon* : au nord, la rue du Souvenir ; à l'est, la rue du Repos qui la sépare du fort de la Mothe ; au sud, le chemin de la Mouche ; à l'ouest, la rue de la Madeleine et la route de Vienne.

On peut se faire une idée exacte du cimetière tel qu'il se trouvait dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire cent cinquante ans environ après sa création, en se reportant à la description, qu'en a laissée F.-Z. Collombet en 1838 (1) :

« A quelques minutes de l'église de la Guillotière, au midi et presque dans les champs il se trouve un triste lieu enclos de murs et offrant une grandeur égale à peu près à celle de notre Place des Terreaux. C'est le cimetière de la Madeleine, la grande fosse où l'on entasse des générations qui vécurent pauvres... » (Page 403).

Ce terrain de forme rectangulaire était clos de murs ; à l'entrée se dressait une porte monumentale en pierre de style néo-grec, formée de deux pilastres doriques supportant un entablement avec inscription et par dessus un fronton avec acrotères, orné au centre d'une croix incluse dans une couronne de feuillages retenus par des bandelettes. Deux superbes vantaux de bronze servaient de clôture. Sur l'entablement extérieur on lisait l'inscription suivante :

HIC PAUPER GRATUS DEO  
IN OPES ÆTERNAS  
MISERIAM CONVERTIT

Sur la partie regardant le cimetière, une seconde inscription :

ANIMAS PAUPERUM TUORUM  
NE OBLIVISCARIS IN FINEM

Cette porte fut érigée en 1823.

A l'intérieur du cimetière et dominant l'horizon, sur un haut piédestal de pierre, se dressait une immense croix de pierre blanche aux arêtes serties de perles et olives en bronze, et aux bras termi-

(1) *Lyon ancien et moderne*. Lyon, imprimerie L. Boitel. 1838, in-4° ; tome I, article *cimetière de la Madeleine*, p. 402-408.

nés par des têtes d'anges à quatre ailes du même métal. Sur le piédestal on lisait :

DA CHRISTE NOS  
TECUM MORI  
TECUM SIMUL DA SURGERE  
M. D. CCC. XXVIII.

De la croix, au centre du cimetière, partaient quatre allées le divisant en quatre rectangles : c'était la partie réservée aux morts des hôpitaux. Le long des murs et contre les parois, se trouvaient quelques pierres tumulaires, quelques croix élevées à des sœurs et à des frères des hospices, à des majors, à des aumôniers et à des bienfaiteurs. « On a concédé, dit Collombet (page 406), quelques-unes aussi à des personnes qui ont voulu par modestie chrétienne, reposer près des pauvres qu'elles soulagèrent dans leurs misères. » Il faut ajouter que le cimetière étant devenu, pendant quelques années, communal, a reçu les tombes des familles habitant ce quartier.

Collombet raconte comment les hôpitaux procédaient pour l'ensevelissement de leurs morts.

« Avant le matin, quand l'horloge de l'Hôtel-Dieu sonne, avec quatre heures, le réveil de la maison, un vaste tombereau, chargé de recueillir les douloureux tributs de chaque dépôt, s'avance vers la noire salle, où gisent sans cercueils, enveloppés seulement d'une pauvre serpillière, les morts de la veille. Ils sont pêle-mêle dans le funèbre char qui traverse la cité, franchit le Rhône, et suit lentement le long faubourg de la Guillotière, pour rendre à une fosse commune toutes ces misères qui ont accompli leur temps d'épreuve. Durant l'été, les vivants, en allant au travail, peuvent voir passer les morts. Heureux quand le couvercle du chariot, soulevé par quelques cahots ou le trop grand nombre de cadavres ne vient pas étaler le spectacle de son affligeante cargaison !

« Voici comment on procède à l'inhumation : une fosse large et profonde étant creusée, une première couche de morts est d'abord étendue sur la surface du fond. Lorsque les arrivages du jour sont terminés, on recouvre le tout d'un peu de terre. Le lendemain, la même opération continue jusqu'à ce que, dans tous les sens, cette surface soit remplie. Puis, on superpose dans le même ordre une seconde couche sur la première. De cette sorte, une seule fosse reçoit

pendant plusieurs années, un nombre annuel de 4.000 morts environ. Après cette première fosse on en creuse une autre, et lorsqu'on en a ainsi comblé quatre, on demande aux morts de la première fosse, la place réclamée par de nouveaux venus. » (Page 404.)

Le champ de repos décrit, il est intéressant de savoir sur quel terrain il avait été établi.

« Lorsque ce champ devint cimetière, dit Collombet, il entraînait dans les domaines des religieuses de Haute-Combe (1) et formait en outre une dépendance de la maladrerie de Saint-Lazare. C'est en 1695 que des lettres patentes vinrent la réunir à l'Hôtel-Dieu et depuis cette époque, les pauvres qui décédèrent à cet hospice furent inhumés dans le champ de la Madeleine. » (Page 405).

Qu'était-ce que la *Maladrerie de Saint-Lazare*? Ce petit coin du vieux Lyon a été tout récemment l'objet des recherches de notre érudit confrère, le Dr J. Drivon, qui dans ses études sur les *Anciens hôpitaux de Lyon*, puisées aux sources mêmes, a pu établir nettement l'histoire de ce quartier (2).

En se reportant au plan scénographique de la Guillotière au XVII<sup>e</sup> siècle, reproduit par notre confrère dans son étude sur l'*Hôpital des Passants* et en le comparant au plan de Lyon actuel, on se rend facilement compte de la topographie de cette région.

Au sud-est se profile l'ancien château de la Mothe, englobé actuellement par le fort et la caserne de ce nom, c'est près de là que bifurquait l'ancienne voie romaine. Partant du Rhône, elle suivait la rue des Trois-Pierres et arrivée à la rue Saint-Lazare donnait naissance à deux branches, la branche de gauche ou Voie d'Italie, filait à l'est, le long de la rue du Béguin, sur Bron et Saint-Genis d'Aoste ; la branche de droite ou Compendium de Vienne se dirigeait au sud, suivait la rue de la Madeleine et la route de Vienne.

« Il y avait bien là, dit le Dr Drivon (3) les conditions exigées pour l'emplacement d'une maladrerie : en dehors, mais à proximité de la ville, au croisement des voies importantes venant d'Italie, du midi et du Dauphiné, enfin un ruisseau (La Rize) probablement considérable à cette époque. »

(1) Collombet a voulu dire : religieux de Hautecombe.

(2) *L'Hôpital des Passants*, dans *Lyon médical*, numéros des 13, 20 et 27 août 1905 ; la *Léproserie de la Madeleine*, numéros des 2, 9, 16 et 23 septembre 1906.

(3) *Léproserie de la Madeleine*, p. 16.

C'est donc à cette bifurcation que se trouvait, du côté est de la rue de la Madeleine, le tènement dit de la Madeleine, et du côté ouest la léproserie de Saint-Lazare ; le tout ne formant qu'un seul hôpital dénommé indifféremment : *Léproserie ou maladrerie de la Madeleine, Léproserie, maladrerie de la Guillotière, Saint-Lazare*.

Cet hôpital appartenait aux religieux cisterciens de Hautecombe (Savoie) et c'est probablement leur compatriote, l'archevêque Pierre de Savoie qui, en 1308, le leur avait concédé en même temps que la direction de l'œuvre du Pont du Rhône (Pont de la Guillotière) et celle de l'Hôpital (Grand Hostel Dieu), primitivement dirigé par les confrères du Saint-Esprit (1).

Dans la suite, tous ces bâtiments, chapelle, maladrerie disparurent ; des maisons de rapport y furent construites, et de nos jours il ne reste plus du souvenir de l'état ancien que les noms de rue de la Madeleine et rue saint Lazare.

Les hôpitaux voulant avoir, ainsi que nous l'avons dit, un cimetière *extra muros*, achetèrent, en 1695, un terrain appartenant aussi aux religieux de Haute-Combe, terrain situé entre la maladrerie de la Madeleine et le château de la Mothe, au bord de la route de Vienne. Là s'étendaient d'immenses prairies où plusieurs auteurs placent l'endroit où Bayart fit ses premières armes, le 20 juillet 1494, au tournoi donné par le sire de Vaudrey en présence du roi Charles VIII et d'où il sortit vainqueur. D'autres placent ce fait d'armes dans le pré d'Ainay, situé au confluent du Rhône et de la Saône ; d'autres enfin à la rue Grenette. Mais aucun document certain n'est venu encore trancher le litige.

Quoi qu'il en soit, en 1695, les hôpitaux de Lyon entrent en possession de ce vaste terrain et le transforment en cimetière. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir (2) que, malgré l'entassement, l'espace manquait aux cadavres, et le 30 novembre 1698, Claude Souchey, marchand lyonnais, augmenta l'étendue du sol par une donation immobilière. — Plus tard, en 1722 et 1728, des acquisitions de terrain furent faites, et encore récemment (1838) un élargissement de 128 mètres a été donné à la Madeleine. C'est donc en un espace si étroit que semblent condamnés à s'amonceler désormais les cadavres que donneront nos quatre dépôts mortuaires,

(1) Dr J. Drivon, p. 32.

(2) Collombet, p. 405.

celui de l'Hôtel-Dieu, celui de la Charité, celui de Saint-Paul et celui enfin de l'Hôpital militaire. »

Le dépôt mortuaire de Saint Paul n'était point celui d'un hôpital, car dans ce quartier il n'en existait pas, mais Collombet fait allusion à la Morgue ou dépôt de Saint-Paul qui, en 1837, avait été installé dans une chapelle sise au chevet de cette église (1).

Ce cimetière déjà trop encombré le devint encore davantage. On trouve dans les délibérations des corps municipaux de Lyon, à la date du 13 floréal an III, une décision relative au cimetière de la Madeleine qui jusqu'à cette époque était réservée à la sépulture des malheureux morts à l'Hôtel-Dieu. Un membre du comité des travaux publics signale l'impossibilité d'inhumer plus longtemps dans les cimetières de la commune, le conseil décide alors « que l'administration de l'hospice des malades sera invitée à céder à la commune, jusqu'à ce qu'elle ait un local qui lui appartienne, un espace de terrain dans ce cimetière de la Magdelaine pour y ouvrir une fosse destinée à recevoir le corps des décédés dans cette commune. »

Ici il faut ouvrir une parenthèse pour expliquer cette demande : « L'ancien cimetière (2) de la Guillotière était adossé à l'église paroissiale de Notre-Dame de Grâces fondée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et rebâtie en 1619 par le chevalier d'Ossaris sur l'emplacement occupé actuellement par la Place de la Croix, établie en 1834.

« Ce cimetière, qui était très petit, étant devenu insuffisant, en 1794 la municipalité fit creuser à ses frais une fosse au cimetière de la Madeleine afin de pouvoir y enterrer le surplus des corps que le cimetière de la ville ne pouvait recevoir, vu son exiguité.

« Le sol du cimetière de la Madeleine est de plus en plus saturé ; à diverses époques, les habitants de la Guillotière en demandent la suppression, car il est attenant pour ainsi dire aux habitations du quartier de la Madeleine. Le conseil municipal de la Guillotière se fait l'écho des plaintes des habitants et dans ses délibérations du 9 novembre 1841, 2 mars 1842 et 17 novembre 1845, en demande la suppression.

« Le conseil municipal de Lyon, le 12 novembre 1854, appuie le projet.

(1) Communication du D<sup>r</sup> Drivon.

(2) *Recueil des Documents sur les Cimetières de la Ville de Lyon*, 1872, p. 112.

« Le conseil des hospices par contre, jusqu'en 1845, fit une opposition formelle à cette translation ; cependant, en 1850, il est forcé d'en reconnaître la nécessité et même l'urgence. Comme les frais d'établissement de la nouvelle Madeleine étaient à la charge de la ville et que le cimetière de la Guillotière à ce moment était à peine suffisant pour les besoins de la population cette mesure ne put être réalisée qu'après l'acquisition du domaine de Combe-Blanche.

« En 1864, la ville donna aux hospices un terrain d'une superficie de 24.040 m. q. joignant le nouveau cimetière établi à Combe-Blanche. Les premières inhumations y furent faites le 1 janvier 1866 et le même jour l'on ferma l'ancien cimetière de la Madeleine. »

Nous avons dit qu'en installant un cimetière *extra muros* en 1695, une chapelle était destinée à desservir le cimetière. Cet oratoire sous le vocable de Sainte-Madeleine fondé au xiv<sup>e</sup> siècle avait servi de succursale à la paroisse de Saint-Michel d'Ainay. Un prêtre y était attaché, vivait des offrandes des fidèles et payait à l'Hôtel-Dieu une modeste redevance.

La chapelle fut fermée par la tourmente révolutionnaire et plus tard transformée en habitations privées. Le 15 juillet 1823, elle fut rachetée par les recteurs de l'Hôtel-Dieu. « Chacun pensa, dit Collobet (p. 407), qu'elle serait rendue à sa destination première, mais de mesquins intérêts l'emportèrent sur la foi ; les locations subsistent et subsisteront en dépit des justes réclamations ou des convenances les plus impérieuses. »

Que reste-t-il de nos jours de cet antique champ de repos ?

Le cimetière désaffecté existe toujours mais, sur certaines cartes récentes il n'est plus indiqué, — sa disparition du reste n'est plus qu'une question de temps.

Le promeneur prenant le tramway de Bellecour à Saint-Fons et descendant à l'arrêt « de la Madeleine », a devant lui un mur bas avec une porte grossière de bois et, dépassant la clôture, des cyprès malingres : c'est le cimetière désaffecté de la Madeleine. Il n'y retrouve plus ni le portail majestueux ni la croix immense précédemment décrits, ces deux monuments ont été transportés dans le nouveau cimetière de la Madeleine qui se trouve à peu de distance. A gauche de l'entrée une maison occupée par un forgeron représente l'ancienne chapelle, dont il ne reste qu'une baie étroite à plein cintre et un oculus. Derrière la chapelle, un grand hangar

sert de dépôt à un marchand de chiffons. Ces deux immeubles font saillie dans l'intérieur du cimetière.

On pénètre dans le champ de repos où tout respire l'abandon : des herbes envahissent les rares tombes encore existantes. Les cyprès sont alignés le long des allées et en indiquent toujours la disposition primitive. Les quatre rectangles gazonnés où l'on ensevelissait les morts des hôpitaux sont nus, sans tombe ni croix. Les défunts ne sont cependant point complètement oubliés ; au jour des morts, des âmes pieuses parsèment le sol de quelques bouquets de violettes et fleurissent quelques tombes. Au centre, sur un piédestal de pierre une croix en fonte très modeste a remplacé la croix monumentale. Le long des murs où Collombet avait signalé quelques tombes privilégiées, de rares monuments sont encore debout. Sur le mur de droite et sur la paroi du fond, des croix de fer de forme spéciale : très longues, grêles et dont les bras sont terminés par un cœur, marquent l'emplacement des tombes des frères ou des sœurs de l'hôpital. Enfin quelques monuments plus importants se retrouvent le long des murs de gauche et de droite. Pour servir à l'histoire de Lyon, il est peut-être intéressant de terminer cette visite en relevant les principales inscriptions que l'on y rencontre.

Au mur nord et appliqué contre la petite chapelle se trouve un grand monument de pierre avec soubassement, pilastre, entablement et fronton. Il porte l'inscription suivante :

D. O. M.  
Hic Jacet  
Joannes Andreas Charpin Lugdunæus,  
olim Sancti Thomæ de Forverio canonicus,  
pastor magni Nosocomii  
per quindecim annos  
fuit.  
Familiæ suæ et rectoribus carus,  
ab hospitalibus veneratus  
Vixit.  
sexaginta quatuor annos natus,  
ab universis desideratus,  
die 8<sup>a</sup> 9<sup>bris</sup> anno 1817.  
obiit,

et inter suos, ut voluit, quiescit.  
In cujus memoriam D. J. B<sup>t</sup> Gourd nepos  
hoc posuit monumentum.  
R. in pace.

Aussitôt après les bâtiments en saillie, est scellée au mur une croix en fonte avec cœur émaillé; l'inscription, martelée, est à peu près illisible :

Ici..... M... T CHATARD  
Née le ..... à L[yon]  
Sœur hospitalière de l'hôpital dudit Lyon, entrée  
au service des pauvres..... décembre 1815, dé-  
cédée le 31 ..... nt ses parents et ses  
compagnes ..... dans la plus vive douleur.  
Son âme après avoir été éprouvée par de  
longues souffrances s'est élevée au  
Ciel, pour y recevoir la récom-  
pense due à ses vertus.  
Priez pour elle.

Sur une stèle, au-dessous d'une croix gravée, on lit :

Ici repose  
Claude André Guillet,  
décédé le 9 novembre 1818,  
âgé de 76 ans.  
Regretté d'une fille unique  
Sœur à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

---

Sœur Claudine Guillet,  
âgée de 72 ans.  
Entrée au service des pauvres  
le 10 novembre 1800,  
décédée le 9 mars 1852.  
Un De profundis.

Sur une pierre plate, brisée par le milieu, et au-dessous d'une grande croix gravée dans la pierre se trouve une inscription actuellement illisible, mais relevée il y a dix ans, par le Dr Drivon :

« L'administration des hôpitaux civils de Lyon à M. J. B. A. Peiffer, décédé aide-major de Lyon, le 21 novembre 1833. »

L'histoire du Dr Peiffer sera donnée plus tard, par notre confrère : disons, d'après lui, que nommé major au concours, Peiffer ne fut pas accepté par le conseil d'administration.

Un monument de pierre en forme de prisme quadrangulaire est surmonté d'une croix de pierre ; on y lit :

Nicolas Philéas JARICOT,  
né à Lyon, le 2 février 1797,  
décédé maître spirituel de l'Hôtel-Dieu de Lyon  
le 26 février 1830.  
*Vita brevis, virtute longa.*

Sur la face correspondante :

A la mémoire de l'abbé Jaricot,  
le conseil général d'administration des hôpitaux civils  
de Lyon.  
*Lætabitur justus in Deo.*

En avant :

*Transiit benefaciendo*

Plus haut sur une tombe semblable à la précédente on lit :

Denis MORTIER,  
né à la Guillotière, le 8 juin 1794,  
décédé chirurgien major de l'Hôtel-Dieu de Lyon  
le 15 septembre 1824.

Sur la face correspondante :

A la mémoire du docteur Mortier  
Le conseil d'administration des hôpitaux civils de Lyon.

En avant :

*Témoignage d'estime et de regret.*

Un grand monument appliqué contre le mur est composé d'une pierre rectangulaire avec entablement et socle, et cantonné à droite et à gauche de deux pilastres. Sur la pierre est gravée une longue inscription presque illisible en certains endroits :

D. O. M.

Hic situs est

Petrus Adamus Eustachius GODINOT

in inclita honoris legione

ac sancti Leopoldis ordine

nobilis eques.

Rectum, tenacem fidei propositique virum

cives

quorum rem præfecti civilis adjutor

vigil strenuusque gessit

pauperes,

quibuscum sepeliri voluit

quos unus [e XX ?] horum curatoribus vivens fovit

moriensque largo munere donavit

atque superstes

pia conjux [FIII. ?] non consolabilis

mœrentes lugent ac desiderant.

Natus A. D. MDCCLX

obiit die XII septembris MDCCCXVIII.

In pace Christi quiescat.

Autre tombe :

Jacques-Joseph GENEVRIER, né à Lyon, le 6 avril 1766,

économe de l'Hôtel-Dieu depuis le 16 octobre 1813,

décédé le 24 août 1827.

Stèle plaquée contre le mur :

Ci-gît

Jeanne-Marie OLARD,

Sœur croisée du grand Hôtel-Dieu de Lyon,

décédée le 16 avril 1815, âgée de 77 ans,

etc.

Petit monument en pierre :

†

Ci-gît M. Jean VIAL, nég<sup>t</sup>, ancien administrateur de  
la Charité de Lyon dans des temps malheureux. Il voulut terminer  
sa carrière au milieu des pauvres et est décédé dans ledit hôpital  
le 5 Déc. 1819, à l'âge de 85 ans.

Requiescat in pace.

Sur le mur nord se trouvent de nombreuses croix de fer; mais sans inscriptions.

Sur le mur est, croix de fer avec cœur émaillé sur lequel se trouve l'inscription :

Ci-gît.

Henriette BOYEUX, née à Evoges (Ain),  
Sœur hospitalière, entrée au service des pauvres le 24 mai 1845,  
décédée le 28 septembre 1862, âgée de 36 ans.

De profundis.

Au mur est, sur une croix de fer :

Barthélemy Gonnet,  
Frère hospitalier à l'Hôtel-Dieu de Lyon,  
68 ans, né à Oullins,  
† 15 février 1835.

Contre le mur sud, sur une plaque de pierre grise, scellée dans le mur :

†  
Ici repose  
Madame  
Magdelaine Alphonsine  
Gabrielle Valleton  
Péridaud de Gravillon,  
née le 24 août 1765,  
décédée le 24 mai 1837.

Un De profundis.

Sur une dalle de pierre, plus petite que la précédente, scellée dans le mur :

†  
Au dessous de  
ce signe vénéré  
repose  
Claire Gabrielle  
Rondin,  
Veuve de Thomas  
Antoine Laboré,  
décédée  
le 21 avril 1832.  
Requiescat in pace.

Mur de la Chapelle St-Medard à l'ancien hôpital de la Charité.  
1907. Phot. de M. Biret.



